



HAL
open science

Martin Luther et l'Amérique du Nord : l'histoire d'un échec

Mokhtar Ben Barka

► **To cite this version:**

Mokhtar Ben Barka. Martin Luther et l'Amérique du Nord : l'histoire d'un échec. *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2017, 45, pp. 63-88. hal-03230945

HAL Id: hal-03230945

<https://uphf.hal.science/hal-03230945v1>

Submitted on 4 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Martin Luther et l'Amérique du Nord : l'histoire d'un échec

par Mokhtar Ben Barka*

À la différence de la plupart des autres pays, les États-Unis ne sont fondés ni sur un territoire ni sur une ethnie mais sur la Bible et sur la Constitution de 1787. Ces deux textes fondateurs se trouvent au cœur de la représentation que la nation américaine se fait d'elle-même. Comme le note Alice Béja, « les deux moments auxquels on se rapporte pour évoquer la fondation de la nation américaine sont, en général, d'une part l'arrivée des pèlerins à bord du *Mayflower* en 1620 [-], d'autre part la guerre d'indépendance aboutissant à la ratification de la constitution de 1787 »¹. La Bible a marqué d'une forte empreinte l'histoire de l'Amérique et nourri son imaginaire, depuis les origines. En effet, les histoires bibliques de l'Ancien Testament ont alimenté la création des mythes fondateurs, autour desquels s'est construite l'âme américaine. Aujourd'hui encore, tout événement prend une dimension religieuse : il est exprimé dans les mots et les images de la grande saga américaine, celle d'un peuple béni de Dieu, porteur d'un destin particulier et d'une mission honorifique, qui est celle de bâtir la nouvelle Jérusalem.

* Mokhtar Ben Barka est professeur de civilisation américaine à l'université de Valenciennes.

¹ Alice Béja, « La Bible, fait-elle la loi aux États-Unis ? », *Esprit*, juillet 2006, p. 176-177.

Source de perplexité et de confusion dans le reste du monde, le fait religieux se révèle toujours beaucoup plus fort aux États-Unis que dans les autres nations démocratiques et industrialisées². Dans ce pays, qui est le plus développé de la planète, la religion tient une place toute particulière dans l'espace public et dans la vie politique. Le philosophe, homme politique et écrivain Alexis de Tocqueville écrivait en 1835 : « c'est la religion qui a donné naissance aux sociétés anglo-américaines : il ne faut jamais l'oublier. Aux États-Unis, la religion se confond donc avec toutes les habitudes nationales et tous les sentiments que la patrie fait naître ; cela lui donne une force particulière »³. La religion - et plus spécifiquement le protestantisme - a non seulement été directement liée au peuplement puis à la création de la nation américaine, mais elle a aussi fourni les valeurs de base de la démocratie dans ce pays.

Le rôle du religieux dans la société américaine est généralement associé à l'arrivée en 1620 des puritains anglais se réclamant de la Réforme de Calvin (les Pères pèlerins - *Pilgrim Fathers*) qui, pour fuir les persécutions dont ils étaient victimes sur le Vieux Continent, traversèrent l'Atlantique. Dans leur recherche d'un endroit où exercer la religion protestante selon la lumière de leur conscience, ils étaient amenés à entreprendre ce périple vers le Nouveau Monde qu'ils considéraient comme la Terre promise. Cet héritage religieux est capital pour la compréhension de la spécificité des États-Unis. Toutefois, il faut d'emblée préciser qu'en dépit de l'exceptionnelle imprégnation religieuse qui caractérise la société et la culture américaines, les États-Unis sont un pays laïque. Nous y reviendrons.

² Comme le rappelle Pierre Mélandri « le paradoxe a souvent été noté. Dans leur rapport à la religion, c'est plutôt de la Suède - fortement sécularisée - que les États-Unis, pays technologiquement avancé, devraient se rapprocher. Or, c'est l'Inde qu'ils semblent rappeler », Pierre Mélandri, « In God We Trust », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 19, juillet-septembre 1988, p. 4.

³ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 434.

En 2017, les protestants fêtent les 500 ans de la Réforme, en commémoration du placardage par le moine allemand Martin Luther de ses fameuses 95 thèses contre les indulgences en 1517. Cet événement incite l'observateur averti à s'interroger sur la place et le rôle de la pensée de Luther dans la culture politique américaine. Certes, on ne trouve pas chez Luther de philosophie politique avérée ni de système socio-politique complet⁴. Il est tout aussi certain qu'aucun des écrits du réformateur ne porte spécifiquement sur l'Amérique. Un tel rapprochement, si peu commun soit-il, n'est pas moins édifiant, d'autant qu'aux États-Unis le protestantisme reste la religion majoritaire, et ce malgré la baisse continue qu'il connaît depuis ces dernières décennies⁵. Autre argument de taille : Martin Luther avait influencé des millions de personnes à travers ses écrits et établi des bases institutionnelles permanentes pour la Réforme en Allemagne et en Scandinavie, deux importantes sources d'immigration vers les États-Unis, et ce jusqu'au milieu du XIX^e siècle⁶.

Sans prétendre naturellement fournir une grille de lecture complète de l'histoire politique américaine à travers le prisme de la Réforme luthérienne, la présente étude se propose d'apporter un éclairage sur les raisons de l'échec de l'héritage de Martin Luther en Amérique du Nord. Plus précisément, le regard sera porté sur la

⁴ « Luther n'est ni un philosophe, ni un penseur politique, peut-être pas même un "théologien" au sens étroit du mot. Sa pensée, sa parole, ses actes n'ont qu'une seule origine : l'angoisse du salut. Comme les autres chrétiens de son temps, il était hanté par la terreur de mourir en état de péché ». Pierre Penisson, « Luther - religion et politique : contradiction ou cohérence ? », in Jean-Paul Cahn et Gérard Schneilin, *Luther et la Réforme. 1519-1526*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 197.

⁵ En 2012, les protestants représentaient moins de la moitié de la population américaine (48 %). Le déclin du protestantisme, particulièrement accentué ces dernières années, s'est accompagné de l'augmentation parallèle du nombre d'Américains qui se déclarent sans confession.

⁶ L'influence de Jean Calvin à partir de Genève fut importante pour la France, les Pays-Bas et les îles britanniques.

période allant du débarquement en 1620 des premiers puritains sur les côtes américaines, jusqu'aux années 1780-1790, marquées par la naissance de la nouvelle république américaine. Il s'agit ici d'une période cruciale dans l'histoire américaine. Trois raisons principales peuvent être évoquées : la première est d'ordre historique ou chronologique, la deuxième est liée à la difficulté que le luthérianisme européen avait éprouvée pour s'implanter aux États-Unis, la troisième tient au fait que les Lumières qui avaient nourri la philosophie politique des fondateurs de la nation américaine (*Founding Fathers*) avaient relégué la religion, y compris les idées de Luther, au second plan. Mais avant de s'attarder sur ces raisons, il paraît utile de présenter la doctrine de Martin Luther et sa Réforme.

Martin Luther et sa Réforme : un bref rappel

L'histoire de la Réforme (ou Réformation), dont Martin Luther est à l'évidence l'un des protagonistes sinon le personnage-clé, n'est pas qu'un « événement allemand ». Elle s'intègre en effet dans un processus de longue durée. Préparée par les mouvements religieux qui secouent l'Église au cours du Xv^e siècle⁷, la Réforme s'affirme avec l'affichage, par Martin Luther, de 95 thèses sur la porte de l'église de Wittenberg le 31 octobre 1517. Moine de l'ordre des Augustins et professeur d'Écriture sainte, Luther a commencé ses enseignements à l'université de Wittenberg en 1513. Ses réflexions sur le rapport à Dieu, la justification, et donc le salut le conduisent à s'attaquer à la hiérarchie catholique, qu'il juge dédaigneuse du message de l'Évangile. Tout en affirmant ses convictions, il accepte de discuter avec les théologiens envoyés par le Saint-Siège pour lui démontrer son erreur et le ramener à la raison par la persuasion. En 1518, Luther en appelle au pape Léon X qui répond par la bulle *Exsurge Domine* (juin 1520) condamnant ses conceptions

⁷ L'Anglais John Wyclif avait déjà initié le mouvement dit Lollard à la fin du XI^ve siècle, en Angleterre, dans le but de purifier l'Église.

et l'enjoignant de se rétracter. Le moine riposte en brûlant la bulle pontificale. Cela lui vaut d'être excommunié le 3 janvier 1521 et mis au ban de l'Empire par la diète de Worms au mois de mai de la même année. La Réforme est alors définitivement née.

Martin Luther n'a nullement l'intention de rompre avec Rome et encore moins d'établir une nouvelle religion. Il veut tout simplement épurer l'Église catholique de cette fin du Moyen Âge, dont il estime qu'elle s'est fourvoyée et qu'elle est bien loin de l'idéal apostolique. Dans cette optique, il condamne avec la plus grande énergie la débauche et l'impéritie d'une partie du clergé. Sans s'en douter, il jette pourtant les bases d'une nouvelle religion chrétienne, le protestantisme⁸. Le premier des scandales qu'il dénonce dans ses thèses est l'abus qui est fait des indulgences. En même temps qu'il dénie à l'Église le pouvoir d'effacer les peines dans l'au-delà, considéré comme un empiètement sur l'absolue prérogative divine, il rappelle que la foi et la grâce seules sauvent le pécheur (*sola gracia, sola fide*). En Jésus-Christ, Dieu donne gratuitement le salut à l'homme, sans qu'il ait à le gagner ou à le mériter. La justification par la foi seule entraîne l'inutilité des œuvres personnelles.

En refusant au pape le pouvoir de se substituer au Christ et de délier le chrétien de sa faute, Martin Luther effectue un transfert de légitimité : le lieu de la vérité n'est plus dans l'institution, mais dans les Saintes Écritures. Pour lui, la seule autorité théologique valable se trouve dans la Bible (*sola scriptura*) et non pas dans le magister papal. En mettant en avant l'autorité souveraine et infaillible de la Bible, le réformateur de Wittenberg désacralise la fonction ecclésiastique. De même, il redéfinit les pratiques cultuelles et les sacrements dont le nombre est ramené de sept à deux : le baptême et la cène. Il condamne, au demeurant, le célibat des prêtres.

⁸ Ainsi que le fait remarquer Marc Lienard, « De 1530 jusqu'à sa mort, Luther est le conseiller très écouté de la chrétienté protestante, même au-delà de l'Allemagne », Marc Lienard, « Martin Luther », in Pierre Gisel (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Quadrige/PUF & Labor et Fides, 2006, p. 845-847.

En s'appuyant sur le verset 1 Pierre 2, 5⁹, Martin Luther proclame hautement que le sacerdoce est universel et que le ministère est une vocation de laïcs particulièrement préparés et spécialement ordonnés. En conséquence, il abolit le statut privilégié de l'Église visible (le pape, les cardinaux, les évêques, les curés), au sein de la seule Église, invisible, constituée par la communauté des croyants. Tout ce que peut faire un pasteur peut l'être de la même façon, et avec la même autorité, par un laïc : prêcher et enseigner, mais aussi animer les cérémonies de mariage, de baptême ou d'enterrement. Enfin, Luther met les Églises locales sous l'autorité du prince.

Dès 1517, les publications de Luther se multiplient. En 1520, il publie trois textes théologiques mais aussi politiques, connus sous le nom de « Grands écrits réformateurs » : *À la noblesse chrétienne de la nation allemande*, *La captivité de Babylone*, *De la liberté du chrétien*. Parmi les innombrables théories que l'auteur y développe, il y a la « doctrine des deux règnes », qui distingue ce qui relève des autorités politiques, c'est-à-dire la paix et la vie sociale, et ce qui ressortit au règne spirituel s'effectuant par la foi et la parole de Dieu. « Évidemment, précise Pierre Bühler, la dualité de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel est bien plus vieille que la Réforme »¹⁰. Sans entrer dans le détail des origines de cette doctrine, on peut rappeler qu'elle trouve ses racines dans les textes bibliques¹¹ et connaît une première articulation systématique dans la théorie des deux cités de

⁹ « Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce, afin d'offrir des victimes spirituelles, agréables à Dieu par Jésus-Christ », *La Sainte Bible*, nouvelle version Second révisée, Alliance Biblique Universelle, 1990.

¹⁰ Pierre Bühler, « Doctrine des deux règnes », in Pierre Gisel (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Quadrige/PUF & Labor et Fides, 2006, p. 1188.

¹¹ Dans les Évangiles, les premiers chrétiens font dire à Jésus de Nazareth que son royaume ne tire pas son principe « de ce monde » (Jn 18, 36), et la prière qu'il aurait apprise à ses disciples commence par ce rappel sans équivoque : « Notre Père qui es aux cieux » (Mt 6, 9 ; Lc 11,2). La distinction des deux ordres est clairement énoncée dans cet autre propos prêté également à Jésus : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mt 22, 21 ; Mc12, 17 ; Lc 20, 25).

saint Augustin, dont les textes furent une lecture déterminante pour la pensée de Luther. En réaction contre la collusion entre l'Église et le pouvoir temporel qui prévaut dans le monde chrétien au Moyen Âge, Martin Luther propose la doctrine « des deux règnes », une nouvelle articulation des deux domaines qui affirme nettement la distinction du temporel et du spirituel. Le premier royaume est celui de la loi (au sens large), où la foi est absente, et le second est celui de la foi. Le prince doit faire la politique qui lui incombe pleinement, sans recours à une quelconque instance religieuse hiérarchique - désormais abolie. Quant à la communauté ecclésiale, sa tâche consiste à fournir à l'État, qui structure l'ensemble social, une légitimation, une orientation et une fin. Pour Luther, « le croyant vit toujours dans les deux règnes simultanément. Dans le règne de Dieu (ou du Christ), il croit en l'Évangile et reçoit tous les bienfaits du Christ ; dans le règne du monde, il s'engage pour accomplir les œuvres de la loi, luttant avec intelligence et amour pour le bien et la justice »¹².

Si elle est suscitée par les circonstances, la théorie luthérienne des deux règnes n'est nullement improvisée, mais elle s'enracine profondément dans les thèses théologiques fondamentales de son auteur. La dialectique de la foi et des œuvres, que Luther développe d'abord d'une manière générale, est ensuite transposée assez naturellement pour éclairer le problème particulier des rapports entre la religion et la politique. L'opposition entre la foi et les œuvres reflète la séparation stricte affirmée entre l'âme et le corps, entre l'homme intérieur et extérieur. C'est donc un dualisme anthropologique foncier qui se trouve à la base de la thèse théologique essentielle du réformateur. À son tour, cette dernière doit conduire à une séparation totale entre le domaine de la religion et celui de la politique. « Tout est donc double chez Luther, et l'un doit toujours distinguer entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, Dieu et

¹² Pierre Bühler, « Doctrine des deux règnes », art. cit.

le monde, le domaine religieux et le domaine temporel, l'autorité de l'Écriture et l'autorité du prince »¹³.

Luther estime que le monde entier est mauvais, que tous les hommes sont pêcheurs et qu'ils s'entre-dévoreraient s'il n'y avait pas un pouvoir pour réfréner leur méchanceté. S'il n'y avait que des vrais chrétiens, le gouvernement séculier n'aurait pas de raison d'être. « Rien n'est donc plus condamnable, aux yeux de Luther, que la confusion qui s'établit entre les deux sphères dès lors que l'autorité temporelle se mêle des choses de la foi, ou qu'à l'inverse le chrétien prend prétexte de l'Évangile pour s'opposer à l'autorité temporelle »¹⁴. Pour Luther, le gouvernement temporel est institué par Dieu, tout comme le gouvernement spirituel, et, pour cette raison, il est bon en lui-même¹⁵. Les princes, qu'ils soient chrétiens ou non, ont reçu de Dieu la fonction de « protéger les bons et de punir les méchants », c'est-à-dire de faire régner l'ordre. À ce titre, il a le droit d'intervenir dans l'organisation de l'Église et dans les manifestations de la vie religieuse. Le fondement divin de l'autorité temporelle entraîne également le devoir d'obéir au prince et même au tyran. C'est pourquoi Luther est tout à fait opposé à la révolte non seulement contre un prince légitime, mais contre un tyran gouvernant par la force, car ce serait attaquer l'autorité elle-même et la fonction à travers la personne. Le chrétien peut et doit donc se réclamer de l'Évangile pour maintenir sa liberté de croyance, mais il devra en tant que sujet du prince obéir en tout à ses exigences temporelles et souffrir sa violence, même si elle lui paraît injuste. Les crimes de l'autorité séculière ne sauraient abolir la légitimité de sa fonction.

¹³ Fabrice Malkani, « Luther et le problème de la violence », in Jean-Paul Cahn et Gérard Schneilin, *Luther et la Réforme. 1519-1526*, Paris, Éditions du Temps, 2000, p. 135.

¹⁴ *ibid.*

¹⁵ Luther s'appuie sur deux textes bibliques habituellement invoqués pour fonder cette origine divine du pouvoir : l'un tiré de l'épître aux Romains et l'autre de la première lettre de saint Pierre (Rm, 13/1-2 ; 1 P, 2/13-14).

Luther pense les rapports entre religion et politique dans le cadre traditionnel de la chrétienté. Tout en libérant les autorités temporelles de la tutelle ecclésiastique, il ne songe nullement à une laïcisation du pouvoir et de la politique, en vue de les rendre autonomes par rapport à la religion. C'est ainsi que Luther établit les limites du pouvoir temporel, qui doit s'arrêter là où commence le royaume spirituel, où il n'est pas d'autre autorité que la parole divine. Comme au Moyen Âge, il se situe dans une perspective essentiellement religieuse. Bien plus, ses objectifs comme réformateur sont uniquement d'ordre spirituel. Ainsi que le fait remarquer Maurice Barbier, « il se montre à la fois en continuité et en rupture avec le Moyen Âge : en continuité, car il pense le pouvoir politique et ses rapports avec la religion dans un contexte qui reste chrétien ; en rupture, car il opère une séparation nette entre le pouvoir temporel et la vie religieuse, en raison de sa conception particulière de l'un et de l'autre »¹⁶.

Cette séparation des deux royaumes, qui représente l'état définitif de la pensée de Luther, ne coïncide pas avec la distinction entre le pouvoir temporel et l'autorité ecclésiastique. Elle correspond encore moins à la séparation moderne de l'Église et de l'État, car le royaume de Dieu ne s'identifie pas à la société chrétienne, et Luther ignore la notion d'État et ne connaît que celle d'autorité. En réalité, la séparation des deux royaumes s'oppose seulement à l'intervention du pouvoir politique dans le domaine spirituel de la foi, mais non à son intervention dans l'organisation et le gouvernement de la société chrétienne¹⁷.

¹⁶ Maurice Barbier, *Religion et politique dans la pensée moderne*, Presses universitaires de Nancy, 1987, p. 17.

¹⁷ *ibid.*, p. 22.

La domination puritaine des colonies de la Nouvelle-Angleterre

Depuis les origines, l'Amérique a été marquée par le protestantisme. À l'exception du Maryland, toutes les colonies anglaises furent fondées par des protestants anglais. « Leur protestantisme militant et son corollaire farouchement anticatholique constituèrent un puissant ciment identitaire » note Lauric Henneton¹⁸. Bien que la première Église, l'Église anglicane (devenue épiscopaliennne), fût créée en Virginie en 1614 à la suite de la fondation de la colonie de Jamestown par le capitaine John Smith en 1607, on fait généralement remonter le début de l'histoire religieuse des futurs États-Unis à l'implantation puritaine qui commença avec l'arrivée des Pères Pèlerins sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre en 1620. Et pour cause : la Virginie, fondée par des compagnies commerciales, a toujours été considérée comme une colonie matérialiste. La religiosité y était faible, par opposition à la pieuse Nouvelle-Angleterre. L'inspiration essentiellement religieuse de l'exode des puritains anglais aura une influence profonde sur la formation de la conscience nationale américaine.

Pendant la période coloniale, « l'influence directe de Luther et du luthérianisme sur le protestantisme anglophone est très brève ; elle sera en réalité plus importante dans les siècles suivants, à la suite de l'immigration de nombreux Allemands dans les colonies américaines au XVIII^e siècle, puis de Scandinaves au XIX^e siècle »¹⁹. En effet, le puritanisme avait devancé le luthérianisme sur le sol nord-américain. Si les puritains étaient les premiers à s'installer dans les colonies de Nouvelle-Angleterre, ce n'était pas par choix mais de façon circonstancielle. Entre 1620, quand les Pères Pèlerins conduits par William Bradford arrivèrent à Plymouth, et

¹⁸ Lauric Henneton, *Histoire religieuse des États-Unis*, Paris, Flammarion, 2012, p. 17.

¹⁹ *ibid.*, p. 24.

1630, quand la colonie de la baie du Massachusetts fonda l'Église de Salem, les puritains anglais arrivèrent en masse pour s'établir solidement en Nouvelle-Angleterre. Des Huguenots s'installèrent dans toutes les colonies bien avant la révocation de l'édit de Nantes (1685), mais furent peu à peu absorbés par les Églises calvinistes locales. Le plus grand nombre d'expatriés européens venait d'Allemagne, surtout après 1720. La plupart étaient luthériens. Ce ne fut qu'en 1748 qu'ils établirent leur premier synode.

Le premier groupe de puritains était constitué de calvinistes radicaux qui refusaient de s'accommoder des doctrines et cérémonies catholiques tolérées par l'Église d'Angleterre. C'est parce qu'ils voulaient purifier le protestantisme anglais de ses corruptions papistes, qu'ils furent appelés « puritains » par leurs détracteurs plus modérés ou catholiques. Mais au lieu d'œuvrer à susciter une réforme au sein de l'Église anglicane établie, ils avaient résolu de s'en écarter - d'où l'appellation « séparatistes » ou « dissidents » - et d'émigrer en Hollande (pays plus tolérant en matière religieuse), avant de s'embarquer pour l'Amérique.

L'épopée puritaine dans le Nouveau Monde débuta le 26 novembre 1620, lorsqu'un équipage composé de cent un passagers anglais, parmi lesquels trente-cinq calvinistes désignés plus tard comme les « Pères Pèlerins » (*Pilgrim Fathers*), débarquèrent du vaisseau marchand le *Mayflower* sur la côte est du continent américain. C'est là que fut fondée la première colonie permanente de Nouvelle-Angleterre, à Plymouth, dans le Massachusetts. Le principal objectif de ces séparatistes était de rompre leurs liens avec l'Église anglicane et la monarchie d'Angleterre qui entravaient leur volonté de réforme et les persécutaient. L'impulsion à l'origine de ce voyage venait d'une congrégation d'environ quatre cents puritains anglais, qui, face à la répression accrue déclenchée par Jacques I^{er}, se réfugièrent en Hollande calviniste en 1605. Conscients qu'à la longue ils risquaient de perdre leur identité, certains décidèrent sous la direction de William Bradford de partir pour le Nouveau

Monde. Ils estimaient qu'il était de leur devoir de sauver leur foi de l'ambiance délétère qui régnait en Europe mais aussi de pousser la Réforme jusqu'à ses conclusions extrêmes. Comme le dit Jacques Sys, « les séparatistes que Bradford représente sont convaincus de la nécessité de poursuivre la Réforme jusqu'à son terme, c'est-à-dire l'établissement sur terre d'une théocratie qui permettrait de répondre aux exigences spirituelles, éthiques et politiques du calvinisme le plus radical »²⁰.

Aussitôt arrivés à Plymouth, les Pères Pèlerins s'empressent d'établir un culte purifié dans des églises indépendantes, sans évêques et à la liturgie épurée. « Ce projet puritain, souligne Lauric Henneton, d'une société fondée sur des églises aussi purement réformées que possible distingue la Nouvelle-Angleterre de presque toutes les autres colonies anglaises de l'espace atlantique »²¹. Puisant sa source dans le calvinisme, le principe organisateur de l'expérience puritaine s'articule autour du principe régulateur du culte public. En cela, le calvinisme est beaucoup plus strict que le luthérianisme qui lui oppose le principe normatif du culte accordant une marge plus importante en la matière. En effet, les luthériens conçoivent que tout ce qui n'est pas interdit dans les saintes Écritures peut être autorisé pour le culte.

Calquée sur le modèle des églises primitives, l'Église congrégationaliste conférait une grande autonomie aux communautés ou congrégations selon une conception mutualiste, exclusive et contractuelle liant les membres de la communauté entre eux, sans instance ecclésiastique supérieure à l'assemblée des fidèles. Le contrôle local s'inspirait de la « théologie de l'Alliance » (*Covenant Theology*), un système interprétatif de la Bible issu de la doctrine calviniste plaçant la société puritaine dans le prolongement des

²⁰ Jacques Sys, « L'Amérique puritaine et la Bible », in Jean-Claude Eslin et Catherine Cornu (dir.), *La Bible 2000 ans de lectures*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003, p. 347.

²¹ Lauric Henneton, *op. cit.*, p. 72.

alliances scellées entre Dieu et le peuple hébreu. Les congrégations pouvaient se réduire à un nombre de membres infime, suivant le texte de saint Mathieu : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ». En fait, cette conception illustre les pratiques des premiers disciples convertis par les apôtres, leur habitude de se constituer en petites cellules distinctes qui devenaient des « temples de la foi », isolés du reste du monde par leur esprit et leurs aspirations. Mais, tandis que Martin Luther, jugeant inapplicable la formule des apôtres, s'était rallié à la conception de l'Église nationale, les congrégationalistes prétendaient respecter à la lettre le modèle des premières Églises apostoliques. À Plymouth, les congrégations étaient formées de fidèles volontairement unis pour écouter la parole de Dieu, admis dans l'Église après un examen qui permettait de les classer parmi les élus. Dans la mesure où elles ne devaient comprendre que des « saints », ces congrégations étaient forcément exclusivistes. Une division séparait l'élu et le non-élu, le saint et pécheur. Seuls les saints pouvaient voter et être élus.

Une seconde vague d'émigration, plus nombreuse, commence en 1630. Ces nouveaux puritains, majoritairement non-séparatistes, s'établissent dans la baie du Massachusetts. Ils ont quitté la Grande-Bretagne après avoir tenté, en vain, de poursuivre la réforme de l'Église d'Angleterre de l'intérieur. En effet, face à l'hostilité de l'archevêque William Laud, résolu à faire prévaloir l'anglicanisme par la violence, ils décident, sous la direction de John Winthrop²², d'embarquer pour le Nouveau Monde en 1629. Plusieurs autres expéditions sont entreprises au cours de cette décennie, si bien qu'en 1640 la population de la colonie atteint près de 9 000 habitants. Entre 1630 et 1643, 20 000 personnes sont arrivées au Massachusetts. Compte tenu de l'augmentation démographique, la colonie de la baie du Massachusetts finit par annexer celle de Plymouth en 1691.

²² C'est lui qui, à bord de l'*Arbella*, rédigea en 1630 le fameux sermon « A Modell of Christian Charity » inspiré par la théologie de l'Alliance et l'idéologie puritaine.

À leur arrivée en Nouvelle-Angleterre, les puritains de la baie du Massachusetts s'étaient attachés à créer un système de société sur le modèle instauré à Genève par Jean Calvin, dont ils partageaient la conviction que la loi divine devait gouverner le pouvoir civil comme le pouvoir religieux. Ils n'envisageaient pas simplement de créer des congrégations « pures », mais également un modèle de vie religieuse et morale qui, « par son exemple, forcerait la régénération de la métropole »²³. C'est ce sentiment d'exemplarité qui occupe dès le commencement l'esprit des colons protestants. De fait, ils avaient le profond sentiment d'avoir été choisis, de même que le peuple hébreu avait été en son temps le peuple élu. Et plus ils lisaient la Bible, plus ils se considéraient comme « peuple élu » dépositaire de l'alliance divine et ayant pour mission de construire sur terre une « nouvelle Sion qui doit descendre à la fin des temps sous la forme d'une cité céleste qui serait aussi le corps du Christ »²⁴. Le protestantisme américain n'a jamais totalement abandonné ce sens de la mission. De la conscience aiguë qu'avaient les Puritains de leur élection est né le concept de la « destinée manifeste », qui à partir du milieu du XIX^e attribue à l'Amérique un rôle d'exception : celui d'exporter la démocratie et la liberté dans le monde²⁵.

L'organisation des structures ecclésiastiques adoptée par les puritains du Massachusetts s'appuie lourdement sur la doctrine calviniste de la prédestination, selon laquelle Dieu a décidé qui serait sauvé et qui serait damné au moment du Jugement dernier. Dans un monde marqué à jamais par la Chute, seuls les « saints » peuvent gérer la communauté, définir ses normes et les faire appliquer. Un tel système requiert, de toute évidence, des communautés très compactes et étroitement encadrées. Pour préserver l'orthodoxie puritaine, il est nécessaire d'opérer une sélection et donc

²³ Isabelle Richet, *La religion aux États-Unis*, Paris, PUF, 2001, p. 8.

²⁴ Jacques Sys, *op. cit.*, p. 348.

²⁵ La doctrine est apparue dans les années 1840 pour légitimer la conquête de l'Ouest et l'assimilation des Indiens.

d'exclure. Dans cette optique, le pluralisme religieux est considéré comme une source de divisions attribuée à un Satan aussi omniprésent que Dieu. En ce sens, Lauric Henneton affirme qu'« une société authentiquement puritaine, se devait d'être exclusiviste ou intolérante pour se prémunir de toute forme de pluralisme ou d'hétérogénéité, d'altérité, qui pouvait corrompre non pas tant sa pureté que son homogénéité »²⁶.

Pour assurer la cohésion de la colonie, des lois prévoyaient explicitement l'intervention du magistrat civil, donc du pouvoir civil, dans les affaires religieuses. Dans ce domaine, ses fonctions étaient multiples : encadrer le processus de fondation des Églises, en assurer le conformisme, combattre l'idolâtrie. Pasteurs et magistrats œuvraient à la mise en place d'un projet de société fondé sur « une homogénéité qui supposait l'intolérance à l'égard de toute forme d'hétérodoxie »²⁷. Le résultat final était l'établissement d'une « pieuse république » (*Godly Commonwealth*) ou théocratie, dont Thomas Hooker, le fondateur de la colonie du Connecticut (1635), disait qu'elle brillerait « non seulement d'une gloire spirituelle [...] mais aussi d'une gloire éternelle et visible [...] par la grâce de la Nouvelle Alliance. La Nouvelle-Angleterre héritera des promesses de la grâce sanctifiante qui conduit à la conversion ; [...] elle recevra les bénédictions Temporelles et Eternelles »²⁸. Ainsi, de religieux, le mouvement puritain était devenu politique.

De la volonté des autorités civiles et religieuses du Massachusetts de préserver l'orthodoxie puritaine est né un gouvernement théocratique, axé sur des pratiques coercitives, consistant notamment à pourchasser les apostats, à combattre les hérétiques et à expulser les dissidents (quakers, anabaptistes, antinomiens, catholiques, presbytériens), souvent contraints de s'établir dans les colonies voisines du Massachusetts : à New York, au New Jersey, en Pennsylvanie

²⁶ Lauric Henneton, *op. cit.*, p. 74.

²⁷ *Ibid.*, p. 82.

²⁸ Cité par Jacques Sys, *op. cit.*, p. 349.

et au Delaware. Parmi les victimes des persécutions puritaines, il faut mentionner les quakers qui rejetaient toute notion d'Église, de clergé, de liturgie et de sacrements. Ils s'établirent dans le Rhode Island, le New Jersey, puis furent conduits par William Penn (1682) dans le territoire qui lui avait été donné par Charles II. Présenté comme le père de la tolérance et de la séparation de l'Église et de l'État, le baptiste Roger Williams fut condamné puis expulsé du Massachusetts pour avoir professé des idées peu orthodoxes sur le respect des droits des Indiens, la séparation des affaires civiles et religieuses et la liberté de conscience. Suivi de quelques fidèles, il fonda en 1636 la ville de Providence dans la baie de Narragansett. En 1654, fut créée la colonie de Rhode Island qui devint, sous la houlette de Roger Williams, depuis nommé gouverneur, un lieu de tolérance religieuse. Un an après l'expulsion de Roger Williams, c'est une femme, Anne Hutchinson, qui fit trembler l'orthodoxie puritaine. Lors des réunions qu'elle organisait chez elle, elle affirmait que, lorsque Dieu intervient pour sauver le pécheur, il place l'Esprit saint directement dans son âme, substituant ainsi la croyance en une révélation personnelle immédiate à la vérité révélée dans les Écritures. Pour cela, elle fut condamnée au bannissement. L'épisode du procès en sorcellerie de Salem, en 1692, est une autre manifestation de l'intolérance instaurée dans le Massachusetts où une forme d'inquisition entraîna la pendaison de dix-neuf personnes. Dans la seule Nouvelle-Angleterre, la période allant de 1649 à 1690 avait été marquée par vingt-deux exécutions pour sorcellerie.

Il est paradoxal de constater que les puritains, qui ont subi des persécutions en Angleterre sont, à leur tour, si intolérants à l'égard des différences religieuses aussi minimes soient-elles et qu'ils persécutent tous ceux qui ne partagent pas leurs valeurs. Pour les luthériens, les persécutions religieuses qui sévissent à cette époque sont d'autant plus condamnables qu'elles sont en rupture avec la théologie du politique de Luther, qui est conservatrice et

laïcisante. Il en va de même de la collusion du gouvernement civil et du puritanisme. Dans le protestantisme luthérien, et en particulier l'enseignement de Luther sur la séparation des deux règnes, l'autorité temporelle, représentée dans les colonies puritaines par le magistrat, a pour tâche principale de faire régner la loi et l'ordre, de neutraliser le mal et de punir les malfaisants et non pas l'idolâtrie ou les infractions à la Table de la Loi. De même, le magistrat n'a pas le droit de faire prêter serment à des hommes « non régénérés » qui n'ont pas reçu la grâce divine. Pour Luther, le monde ne peut pas être gouverné au moyen de l'Évangile. Il faut donc éviter que les affaires de la foi n'interfèrent dans l'ordre temporel. Dans sa *Missive*, Luther précise bien que mêler les deux royaumes, c'est mettre le diable au ciel et Dieu en enfer.

La tolérance religieuse qui finit par s'instaurer n'a pas été le fruit d'une décision rationnelle et méditée, mais imposée par les circonstances. Les puritains congrégationalistes évoluèrent ainsi d'une religion pure, dure et hiérarchisée, vers une institution sociale ouverte à des compromis théologiques et pratiques.

Les difficultés d'adaptation et d'assimilation des luthériens

L'autre raison de l'échec relatif de l'héritage de Luther en Amérique tenait au fait que les luthériens allemands et scandinaves qui vinrent trouver refuge au XVII^e siècle en Amérique avaient du mal à s'adapter au nouvel environnement. Non seulement ils étaient, au cours de la période coloniale, moins nombreux que les Anglais ou les Irlandais, mais leur américanisation était également plus difficile que celle de ces derniers. À la différence des colons puritains de Nouvelle-Angleterre, Allemands et Scandinaves apportaient avec eux leurs Églises nationales (luthériennes). Pour la plupart d'entre eux, foi et culture étaient indissociables, ce qui constituait un frein à toute perspective d'assimilation. Malgré l'interruption des liens avec l'Europe, les Églises luthériennes demeuraient fort conservatrices. De plus, elles « figèrent leur orthodoxie en réaction

au milieu sans d'ailleurs pouvoir éliminer la contagion piétiste, ni les pertes»²⁹. La majorité des Allemands et des Scandinaves luthériens refusèrent l'assimilation, « avec d'autant plus de facilité qu'ils avaient les moyens d'aller s'isoler dans les zones rurales du Nord-Ouest, souvent directement en remontant le Mississippi »³⁰.

Le XVIII^e siècle fut marqué par l'arrivée d'Allemands protestants, et de Juifs malmenés en Europe. Les Allemands s'installèrent dans divers États, la Pennsylvanie, le Maryland, l'État de New York, l'Ohio, l'Oregon, où ils fondèrent des communautés religieuses, le plus souvent luthériennes. Beaucoup de colons s'alarmèrent de l'implantation de ces communautés germaniques attachées à leur spécificité linguistique et culturelle. En effet, « la présence des Allemands, ainsi que celle d'Écossais d'Irlande, suscita dans la population anglaise des colonies des inquiétudes qui devaient perdurer »³¹. À l'évidence, ces appréhensions ne pouvaient qu'entraver le développement et l'expansion du luthérianisme à travers le pays.

Lors du premier recensement de 1790, la population américaine est estimée à plus de trois millions d'habitants (dont 61 % d'Anglais, 8 % d'Écossais, 10 % d'Irlandais, 3 % de Hollandais, 2 % de Français et 1 % de Suédois)³². Il apparaît ainsi que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle les luthériens sont encore minoritaires. Mais entre 1870 et 1910, leur nombre quintupla presque, et ils se hissèrent du quatrième au troisième rang parmi les protestants³³. Et pour cause : plus de cinq millions d'Allemands se rendent aux États-Unis dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les Allemands ressentent cruellement les effets de l'industrialisation de la Grande-Bretagne.

²⁹ Claude-Jean Bertrand, *Les Églises aux États-Unis*, Paris, PUF, 1975, p. 25.

³⁰ /*ibid.*, p. 26.

³¹ Dominique Daniel et Bénédicte Deschamps, *L'immigration aux États-Unis. De 1607 à nos jours*, 1998, p. 25.

³² /*ibid.*

³³ /*ibid.*, p. 36.

L'Allemagne est grande consommatrice de textiles anglais produits industriellement, privant ainsi d'emploi ses propres fileurs et ses propres tisserands qui utilisent encore des métiers manuels. Des Scandinaves sont poussés hors de leur pays par la surpopulation dans les villages de pêcheurs et par la modernisation de l'agriculture qui les prive d'emploi. 1,3 million Suédois émigrent vers les États-Unis entre 1840 et 1930, ainsi que 840 000 Danois et 350 000 Finlandais³⁴. Selon Claude-Jean Bertrand, « l'afflux fut tel que leurs Églises ne purent le capter entièrement. Une majorité des Scandinaves leur échappa »³⁵. C'est que les Églises d'immigrants étaient des institutions ethniques plus encore que religieuses - or, les luthériens du bassin du Mississippi étaient surtout des Allemands. Profondément attachés à leur culture, ceux-ci utilisèrent leur langue jusqu'aux années 1920 dans la moitié de leurs Églises. « L'introduction de l'anglais, fait remarquer Claude-Jean Bertrand, déclenchait d'ordinaire d'autres accommodements, et donc des conflits avec les immigrants de la vague suivante d'où la formation d'Églises et de synodes multiples »³⁶.

Aujourd'hui, avec près de 9 millions de membres, les Églises luthériennes - environ une vingtaine - constituent le troisième groupement du protestantisme américain³⁷. C'est la composante la moins américanisée. Trois dénominations rassemblent plus de 80 % des fidèles. Elles ont une distribution géographique et sociale semblable, mais l'une, la *Lutheran Church-Missouri Synod* (2,7 millions) est allemande et doctrinalement très orthodoxe. Les deux autres sont le résultat de fusions de dénominations allemandes, finlandaises, danoises, norvégiennes et suédoises : l'*Evangelical Lutheran Church* (4,2 millions) et le *Wisconsin Evangelical Lutheran Synod* (370 000). Sur le plan doctrinal, politique et moral, le luthérianisme

³⁴ /*ibid.*, p. 47-50.

³⁵ Claude-Jean Bertrand, *op. cit.*, p. 36.

³⁶ /*ibid.*, p. 36-37.

³⁷ On estime à 70 millions le nombre de luthériens dans le monde.

américain a toujours été plus conservateur que le luthérianisme européen. Les églises luthériennes américaines sont connues pour l'importance qu'elles accordent à l'éducation de leurs fidèles. Elles ont été parmi les premières à créer des écoles dénominationnelles. La *Lutheran Church-Missouri Synod* en gère plus de 1500.

L'héritage de Luther à l'épreuve de la laïcité américaine

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les États-Unis sont un État constitutionnellement laïque. Plutôt que de laïcité, on y parle de « mur de séparation ». La raison en est que le mot « laïcité » n'existe pas en anglais ; c'est l'adjectif « secular » qui est souvent utilisé pour traduire le terme « laïcité ». Dans ce pays, l'idée d'une séparation de la sphère religieuse et de la sphère civile est ancrée dans un héritage ancien³⁸, mais c'est à l'époque des Lumières, de la Révolution américaine et de l'Indépendance qu'elle a véritablement pris corps. La question se pose alors de savoir si la théologie politique de Luther a d'une manière ou d'une autre influencé l'expérience démocratique américaine. La citation suivante permet de conclure à l'absence d'impact de l'héritage luthérien sur l'histoire politique et constitutionnelle de la nouvelle république américaine : « aucun des Réformateurs n'affichait la moindre sympathie envers la démocratie, telle qu'on pouvait la comprendre en leur temps. Leur acceptation des structures politiques peu libérales de leur siècle ne fait aucun doute. Luther comme Calvin était convaincu de l'institution divine de l'autorité »³⁹. L'on constate en effet que le

³⁸ Certains historiens considèrent que les Pères Pèlerins jouèrent aussi un rôle dans l'édification de la démocratie américaine puisqu'ils se dotèrent, dès leur arrivée, d'un pacte de gouvernement, le *Mayflower Compact*, par lequel ils s'engageaient à n'obéir qu'à leurs propres lois. Cette lecture du *Mayflower Compact* est loin de faire l'unanimité. Placé dans son contexte, cet accord n'avait en réalité aucune visée démocratique ; il voulait tout simplement garantir la stabilité de la colonie naissante.

³⁹ Franck Lessay, « Ethique protestante et éthos démocratique », *Cités* 2002/4 (n° 12), p. 63-64.

nom de Luther n'est jamais cité dans les *Federalist Papers*, l'ouvrage clé de la pensée constitutionnelle de la jeune république. De même, aucune référence n'est faite à son nom ni à son œuvre au cours du long débat de Philadelphie qui prépare la rédaction de la Constitution.

En revanche, les historiens s'accordent à dire que le fondement de la laïcité américaine a d'abord été énoncé par Roger Williams, le fondateur du Rhode Island. En outre, le premier Grand Réveil (1731-1755)⁴⁰, à bien des égards, contribué au développement de l'esprit démocratique en Amérique ; il est considéré, par ses accents anti-hiérarchiques, comme le précurseur des contestations patriotiques et libertaires de la période révolutionnaire. La célèbre question, posée sous forme de postulat en 1740 par le prédicateur George Whitefield, « que dois-je faire pour être sauvé ? », ouvre une voie nouvelle à la piété personnelle en privilégiant le choix individuel. Ce faisant, le « Grand Réveil » donne un sens nouveau aux termes de « liberté », de « tyrannie », de « vertu » qui, d'abord appliqués au seul domaine religieux, finissent par imprégner la pensée politique. C'est ainsi qu'un lien structurel s'est tissé et n'a cessé de se renforcer, tout au long de l'histoire américaine, entre la tradition religieuse pluraliste et la tradition démocratique.

Les fondateurs de la république américaine, tels que George Washington, Thomas Jefferson, James Madison, John Adams, n'étaient pas fortement imprégnés de doctrine religieuse. Ils étaient influencés par la philosophie des Lumières et par la réflexion du penseur anglais John Locke sur la tolérance. Dans sa *Lettre sur la tolérance*, Locke postulait la séparation complète des sphères politique et religieuse : « j'estime, écrit-il, qu'il faut avant tout distinguer entre les affaires de la cité et celles de la religion et que les justes

⁴⁰ Le Réveil est un mouvement spirituel dans lequel les prières collectives et les prédications visent à provoquer l'émotion et la conversion ou le réveil d'une foi terne. Voir William G. McLoughlin, *Awakenings, and Reform*, Chicago, The University of Chicago Press, 1978.

limites doivent être définies entre l'Église et l'État »⁴¹. À ses yeux, l'Église et l'État se distinguent par leur nature et leurs fonctions, qui sont différentes, et c'est ce qui rend nécessaire leur séparation. En ce qui concerne le rôle de l'Église, Locke reprend à son compte l'argumentation développée par Roger Williams et les théologiens séparatistes du début du XVII^e siècle. En présentant l'Église comme « une société libre d'hommes volontairement réunis pour adorer publiquement Dieu »⁴², il affirme la liberté des cultes et la liberté de conscience. Dans son esprit, cela doit entraîner la tolérance mutuelle aussi bien entre les personnes qu'entre les Églises.

La liberté religieuse et le principe de la séparation des Églises et de l'État qui étaient en voie de cristallisation lorsque la guerre d'Indépendance éclata, furent consacrés par la Constitution de 1787. Document laïque, au point qu'on a pu dire, à juste titre, que c'est une « constitution sans Dieu »⁴³, la constitution ne fait référence à la religion que deux fois : l'article 6 (section 3) interdit « toute profession de foi religieuse (*religious test*) comme condition d'aptitude aux fonctions ou charges politiques » placées sous l'autorité du Congrès ou de l'exécutif fédéral. Il s'agit de rompre avec le *Test Act* qui, à la fin du XVII^e siècle en Angleterre, obligeait à reconnaître la doctrine de l'Église anglicane pour accéder à tous les postes importants de la fonction publique, de l'armée et de la justice. Certains délégués des États appelés à ratifier la Constitution avaient constaté que les dispositions contenues dans l'article 6 n'étaient pas suffisantes. Alors, ils exigèrent l'ajout d'une Charte des Droits (*Bill of Rights*) ayant pour objet de bien délimiter le pouvoir de l'État fédéral et d'établir un certain nombre de libertés fondamentales que ce dernier ne saurait remettre en cause.

⁴¹ John Locke, *Lettre sur la tolérance* [1686], Paris, PUF, 1965, p. 6.

⁴² *ibid.*, p. 17.

⁴³ Voir Isaac Kramnick et R. Laurence Moore, *The Godless Constitution: The Case Against Religious Correctness*, New York, W. W. Norton Company, Inc., 1996.

Le premier des dix amendements qui forment la Charte des Droits (*Bill of Rights*), rajoutée en 1791, garantit la liberté de religion par deux clauses : « le Congrès ne fera aucune loi relative à l'établissement d'une religion ou en interdisant le libre exercice ». La première, connue sous le nom de « clause de non-établissement », stipule que l'État ne peut par ses actions contribuer à l'établissement ni à la promotion d'une religion. La seconde clause, dite du « libre exercice » consacre le droit de chaque individu de pratiquer librement la religion de son choix (ce qui inclut la liberté de ne pas croire)⁴⁴. En confirmant l'indépendance du pouvoir politique et en protégeant les communautés religieuses contre l'intervention de l'État dans leurs affaires, cet amendement jette les bases de la laïcité américaine.

Pourquoi les Pères fondateurs tenaient-ils à l'instauration d'un État laïque ? La séparation obéissait à une triple logique. Premièrement, les *Founding Fathers*, issus de la tradition des Lumières et nourris de la tradition du républicanisme anglais, représentée par Joseph Priestley, James Burgh ou Thomas Paine, tenaient à l'élaboration d'un credo universel susceptible de revêtir la diversité des croyances, et donc de sauvegarder le pluralisme religieux, un pluralisme si vaste qu'il incluait la non-croyance. Deuxièmement, les Pères fondateurs étaient persuadés que l'établissement d'une religion d'État ne pourrait mener qu'au fanatisme et à l'intolérance. En optant pour la séparation, ils cherchaient à éviter les guerres de religion que connut l'Europe aux XvI^e et XvII^e siècles. L'histoire des religions d'État, aussi bien en Angleterre qu'en France, prouve que chaque fois que l'État s'est allié avec une religion particulière, il en est immanquablement résulté manque de respect, voire mépris à l'égard de tous ceux qui professaient d'autres croyances. Troisièmement, Washington, Franklin, Jefferson et les

⁴⁴ Outre la liberté de religion, le premier amendement consacre la liberté d'expression, la liberté de la presse, la liberté de réunion ainsi que le droit pour les citoyens de demander au gouvernement de corriger les abus et de réparer les torts.

autres se préoccupaient avant tout de faire accepter à leurs concitoyens réticents la mise en place d'un État fédéral susceptible de légitimer la jeune nation. Si la religion n'occupait que peu de place dans leurs débats, c'était parce qu'ils tenaient à ce qu'aucune polémique ne vienne les détourner de leur projet de création d'un gouvernement central.

Loin de renforcer la sécularisation dans la société américaine, la séparation officielle de l'Église et de l'État a permis la présence remarquable d'une abondante culture religieuse. Cela tient au fait que la laïcité américaine, a-religieuse mais nullement anti-religieuse, n'est pas incompatible avec la reconnaissance du rôle du religieux dans l'espace public. Certes, elle est formelle et stricte, mais il n'y a jamais eu de coupure entre le religieux et le politique. La foi en Dieu et la foi en l'Amérique se confondent volontiers. Le gouvernement n'a jamais renoncé à trouver son fondement en une transcendance religieuse. Pensée religieuse et pensée politique demeurent jusqu'à présent intimement liées. Cette imbrication du politique et du religieux se manifeste de plusieurs manières, dont la plus étonnante, est la « religion civile »⁴⁵. Parmi les manifestations les plus connues de la religion civile, il y a la devise nationale, « *In God We Trust* », que l'on retrouve sur les billets et pièces de monnaie, ou encore le serment sur la Bible que prêtent tous les présidents des États-Unis à leur entrée en fonction, en présence d'un pasteur, d'un évêque et d'un rabbin.

L'influence de Luther sur la chrétienté protestante a été, jusqu'à nos jours, considérable. L'Allemagne luthérienne et la Scandinavie ont particulièrement été marquées par son action et sa théologie. D'autres réformateurs, tel Calvin, ainsi que les Églises se réclamant de lui, n'ont jamais renié tout ce qu'ils devaient à Luther. Les États-Unis sont le premier pays de l'époque moderne dont la fondation

⁴⁵ Pour plus détails, voir Mark Bennett McNaught, *La religion civile américaine*, Presses universitaires de Rennes, 2009.

repose sur un idéal religieux, inspiré du protestantisme. Ils doivent à la Réforme la pluralité confessionnelle, qui est l'une de leurs particularités. En effet, le paysage religieux américain a toujours été caractérisé par sa très grande diversité. Dès l'établissement des premières colonies au XVII^e siècle, l'Amérique foisonne d'une multitude de groupes confessionnels, issus principalement des différents courants du protestantisme : puritains, quakers, mennonites, anglicans, baptistes, - Pourtant, la pensée politique de Luther n'a jamais réussi à occuper une position dominante dans la société américaine.

La présente étude a identifié trois facteurs explicatifs de l'échec de l'héritage de Luther en Amérique. D'abord, les premiers colons à s'établir d'une manière permanente en Amérique du Nord étaient des puritains anglais en dissidence avec l'Église anglicane. Il s'agit de calvinistes radicaux qui débarquèrent en Nouvelle-Angleterre à partir de 1620 pour fuir les persécutions et préserver la pureté de leur foi austère et intransigeante. Fruit du hasard, cet épisode constitue une étape déterminante de l'histoire de l'Amérique du Nord. Si bien que l'influence du calvinisme dans la société américaine se ressent encore fortement.

Ensuite, lorsqu'aux XV^e et XIX^e siècles, les luthériens européens, majoritairement des Allemands et des Scandinaves, étaient arrivés en masse, ils avaient éprouvé des difficultés, voire des réticences, à s'adapter au contexte américain. Leur conservatisme culturel et théologique les empêchait de recruter de nouveaux adeptes et de participer, à l'instar des méthodistes et des baptistes, à la progression de la frontière vers l'Ouest.

Enfin, l'échec de l'héritage luthérien s'est confirmé pendant la période de fondation de la nation américaine. Inspirés par les Lumières et attachant une grande importance à la raison et aux droits naturels des hommes, les *Founding Fathers* ne voulaient pas d'une religion établie qui aurait mené à l'intolérance et à la tyrannie. Telle qu'ébauchée dans la Constitution fédérale de 1787, la séparation de l'Église et de l'État postule qu'aucune croyance particulière

ne doit être favorisée par l'État, et aucun dogme ne doit influencer la politique du gouvernement. La séparation institutionnelle n'implique pas cependant l'éviction de la religion de la vie politique et sociale. Au contraire, la religion a un rôle prépondérant en tant que garant de la moralité publique et donc l'ordre et l'unité de la nation américaine.

L'on retiendra pour conclure qu'en dépit des obstacles - conjoncturels, culturels et philosophico-politiques - que l'héritage de Luther avait rencontrés aux États-Unis, le luthérianisme représente la troisième branche du protestantisme américain, avec près de 9 millions de membres.